



La cité Sainte-Claire « Construit pour héberger les familles des ouvriers, ce quartier est longtemps resté une cité fantôme après la fermeture des usines. Ce lieu de vie, plein d'Italiens, de Polonais, de Yougoslaves, de Belges, était devenu un lieu de mort hanté par les naufragés de la sidérurgie. Depuis peu, l'endroit connaît une nouvelle naissance grâce au Luxembourg, le principal fournisseur d'emplois de la région. Les gens ont pu racheter leur logement, agrandir les fenêtres et repeindre les murs en ocre ou en fuchsia, à la mode allemande – ce qui n'est pas vraiment à mon goût, mais "ce n'est pas (moi) qui y habite", comme on me le fait remarquer. Cela dit, je me souviens des noms des gens qui y vivaient. Il y avait les Lorenzetti, les Fina, les Kowak, les Salari, les Canonico, les Paus... Et la "plus belle fille du monde", forcément – avant que je ne le voie, le monde. »

LA RENCONTRE

BARU

RACONTE SA LORRAINE

Frédéric Potet

Son œuvre évoque avec humour et tendresse les cités ouvrières où il a grandi. Retour à Villerupt en compagnie du président du 38^e Festival de BD d'Angoulême.



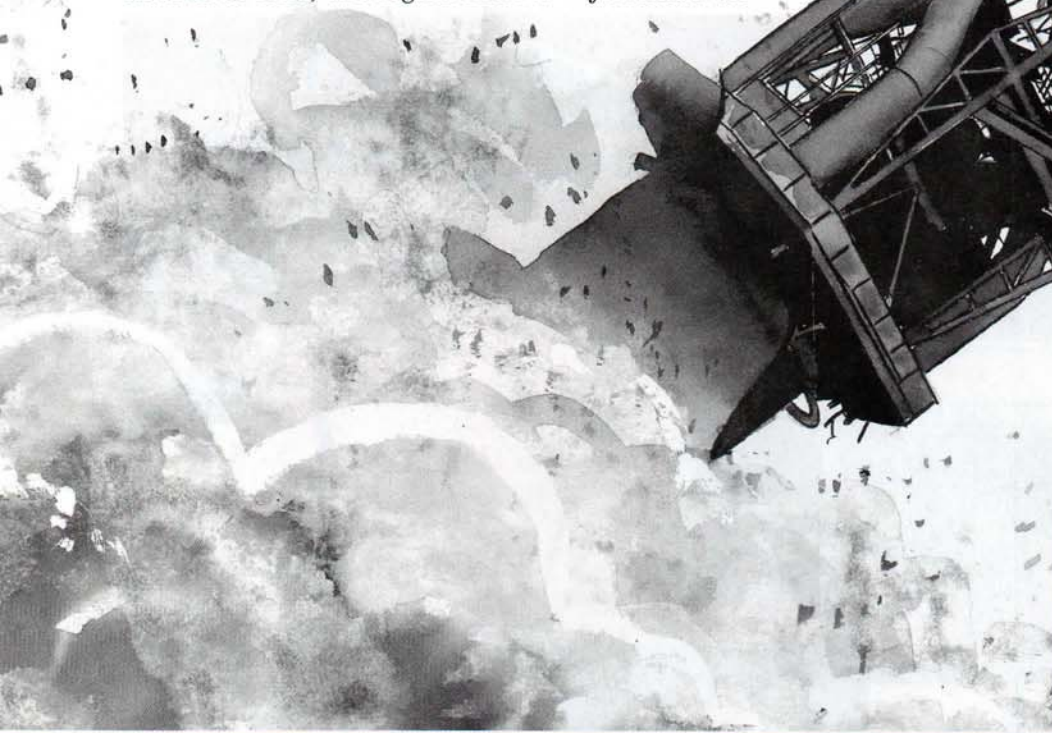
La piscine de Micheville « Propriété de l'aciérie qui lui faisait face, ce très beau bâtiment est typique de la politique paternaliste des magnats de l'industrie. C'était un lieu pour les prolos, et on ne s'était pas foutu de leur gueule. L'eau était chauffée par les gaz des hauts-fourneaux via un tuyau, ce qui fait qu'on pouvait se baigner dehors dès le 1^{er} avril, parfois sous la neige. Il arrivait même qu'un vent taquin pousse jusque-là un nuage rouge plein de scories. Comme il n'y avait pas de douche dans les cités, la piscine servait aussi les considérations hygiénistes de l'époque. J'aurais aimé que ce lieu magique, devenu une salle polyvalente, reste une piscine. Mais après le déclin, les municipalités n'avaient plus un rond. Le bassin a finalement été rempli de terre (on y pratique le tir à l'arc) et l'entrée du bâtiment a été baptisée "hall Baru", alors que je ne suis même pas mort ! »

Pour une exposition, on a connu titre plus glamour : « DLDDLT ». Ainsi se nomme la rétrospective que consacre le Festival d'Angoulême à celui qui en est à la fois le président et la tête d'affiche cette année, Baru, 63 ans. « DLDDLT » pour « Debout les damnés de la terre » : seul un auteur ayant autant la fibre sociale qu'Hervé Barulea – son vrai nom – pouvait se permettre une entrée en matière aussi connotée. En deux mots, l'exposition se présente comme une déambulation au sein de la culture ouvrière, « de sa grandeur à sa déchéance », thème que Baru a notamment développé à travers deux sagas vouées à son enfance, *Quéquette blues* et *Les Années Spoutnik*. Entre hauts-fourneaux et cités prolétaires, ce parcours évoquera également, en toile de fond, une région chère à

Baru : le pays haut lorrain, dont ce fils d'immigré italien est issu.

Pour *Le Monde Magazine*, l'auteur – qui vit aujourd'hui près de Nancy – est revenu à Villerupt (Meurthe-et-Moselle), la ville où il a passé les dix-sept premières années de sa vie. Baru est né au cœur du quartier Sainte-Claire, un ensemble de petits bâtiments construit pour héberger les ouvriers et leurs familles. Le bistrot du coin, avec son baby-foot de marque Bonzini et son juke-box Wurlitzer, est l'un des rares endroits témoignant du passé ouvrier du bassin. D'Aubrives et de Micheville, les deux aciéries de Villerupt dont l'activité s'est arrêtée en 1968 et 1974, il ne reste en revanche plus rien, au grand dam de Baru : « *Le désastre de la fermeture des*

usines a été vécu comme une flétrissure et une honte par ici, explique-t-il. Les gens ont eu le sentiment de ne pas s'être assez battus pour conserver leur travail. Ils ont voulu gommer ce passé, synonyme de défaite. Je me souviens, à l'époque de mes premiers albums, avoir passé une petite annonce dans le journal local afin de récupérer des photos des usines et des cités



Les hauts-fourneaux « Même si j'ai fait des pieds et des mains pour ne pas y travailler, j'ai toujours été fasciné par ces cathédrales bruyantes et fumantes. Devant elles, les ouvriers entretenaient eux aussi un sentiment ambivalent. En faire sortir de la fonte à 1 200 °C donnait de la dignité aux hommes, pour ne pas dire une certaine noblesse. Mais les fondeurs, qui ne vivaient pas vieux, savaient que les hauts-fourneaux étaient l'instrument de leur perte. Plutôt que de dessiner ce qui se passait à l'intérieur des usines – je me serais senti à l'étroit dans mes planches pour traiter un thème aussi grand –, j'ai voulu montrer comment ces monstres façonnaient les vies et les comportements. Il en sera aussi question dans mon prochain projet, une saga familiale de 600 pages sur le thème de l'immigration. La première scène racontera le suicide d'un ancien sidérurgiste ne supportant pas d'avoir trouvé du boulot au parc d'attractions des Schtroumpfs qui avait été créé dans la région d'Hayange, là où perdurent les derniers hauts-fourneaux lorrains (photo). »



« L'AUTOROUTE DU SOLEIL » ÉDITIONS CASTERMAN / BARU, « QUÉQUETTE BLUES » ÉDITIONS CASTERMAN, PHOTOS GIOVANNI DEL BRENNIA / LUZ PHOTO POUR LE MONDE

ouvrières : je n'avais eu aucune réponse. La réappropriation du passé est aujourd'hui en marche, mais il a fallu plus de dix ans pour que les habitants de Villerupt se disent que ce qui est arrivé – la fin de la sidérurgie – n'était pas de leur faute. »

VESTIGES

Les tractopelles sont passées par là. A l'endroit où étaient fondues les plaques d'égout, une petite zone d'activités s'étend avec son supermarché, son garage, son McDo... Et bientôt un hôpital gériatrique, en cours de construction. « *Tout un symbole* », soupire Baru qui, voilà quelques années, s'était ému de l'ouverture à proximité d'un... funérarium. A trois kilomètres de là, où se dressaient autrefois les cinq hauts-fourneaux de l'aciérie de Micheville, des milliers d'arbres ont été plantés. « *Mais les*

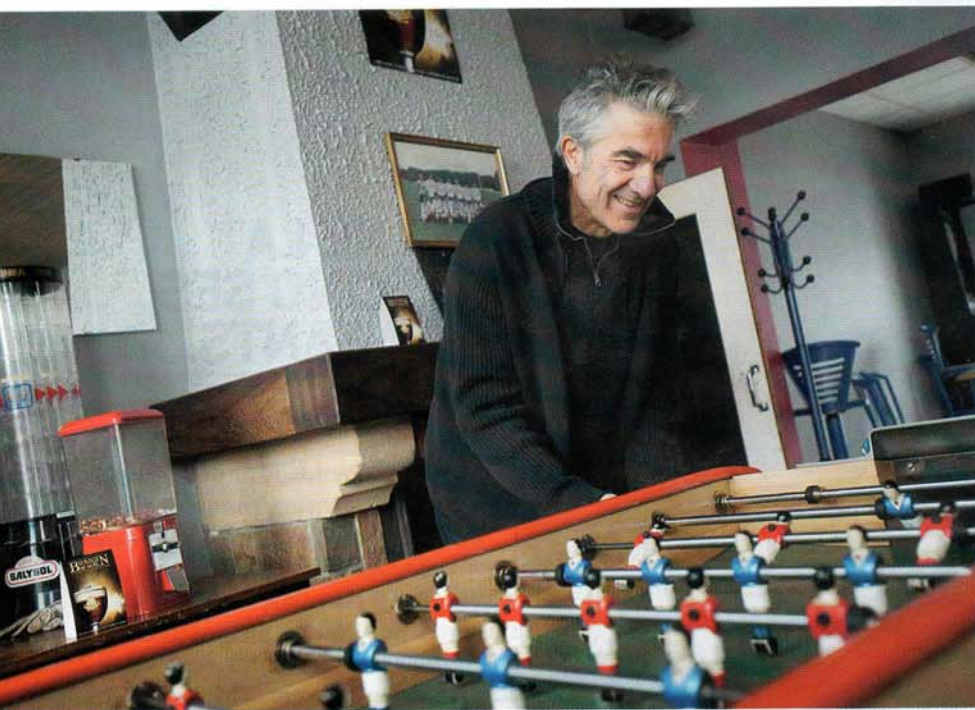
sols sont si pollués que la végétation a du mal à pousser », fait observer le dessinateur. Juste en face subsiste le seul vestige de l'usine disparue : l'ancienne piscine construite au nom du paternalisme patronal, dont les murs abritent désormais un centre social – surtout « *destiné aux repas des personnes âgées* », souligne encore Baru.

Avec son style faussement Art déco, ce bâtiment sert de cadre à *La Piscine de Micheville* (1985), l'un des plus beaux albums du dessinateur ; l'un des plus caractéristiques aussi de son œuvre, centrée sur la vie quotidienne des « *gens de rien* ». En trente ans de carrière, Baru a raconté, comme personne, les bagarres d'enfants et les virées d'ados, les cafés borgnes et les salles de bal enfumées, la boxe et le rock'n'roll, les immigrés et les fachos... Une pâte sociale malaxée au

piéd des usines à l'intérieur desquelles, curieusement, son crayon n'est jamais entré. « *Sans doute parce que je n'ai jamais travaillé à l'usine*, raconte cet ancien prof de gym devenu bédéiste autodidacte. *Mon père, qui a payé un lourd tribut à la sidérurgie puisqu'il est mort à 58 ans d'un cancer des poumons, m'aurait coupé une main plutôt que de m'y voir bosser. J'ai préféré traiter de la lutte des classes dans son expression périphérique, en racontant la trivialité du quotidien. Cela me semblait plus universel. Tout le monde est soucieux du pli de son pantalon, surtout quand on est habillé avec du coton bas de gamme qui fait des plis aux genoux.* » Debout les froissés de la terre ! ■

SUR LEMONDE.FR

» la suite de cette balade en Lorraine commentée par Baru.



à voir, à lire

Exposition « *DLDDLT* », Cité de la BD, Angoulême (Charente). Jusqu'au 30 avril. Le coffret *Villerupt 1966* regroupe *Quéquette blues* (1984-1986), *La*

Piscine de Micheville (1985), *Vive la classe !* (1987) et le DVD *Génération Baru*, documentaire de J.-L. Muller. Les Réveurs, 300 p., 40 €. *Les Années Spoutnik* (2000-2003), Casterman, 208 p., 16 €.

Le café du Stand « Je suis né au-dessus de ce bistrot qui doit son nom à la proximité d'un stand de tir militaire. Le café a longtemps été le lieu de sociabilité de la cité Sainte-Claire. Dans les années 1950, c'était le seul endroit du quartier où il y avait une télé. C'était aussi le point de ralliement des jeunes avant de partir au bal. On buvait un coup et on décollait, non sans avoir fait tilter le flipper. Le but des ados était de s'échapper de cet environnement, même si ce n'était pas l'enfer. Certains ont pu attraper l'ascenseur social, ce qui fut mon cas. Mes albums sont une manière de revenir ici et de « rendre » à mes copains ce que j'ai appris avec eux. J'ai beaucoup dessiné ce café dans mes BD, mais aussi la maison d'à côté où vivait un communiste pur et dur : il avait demandé que soient fixés un marteau et une faucille sur son cercueil plutôt qu'une croix. Les liens avec l'URSS étaient alors très forts à Villerupt, tenue par des apparatchiks staliniens. Le maire fut longtemps Armand Sacconi, qu'on surnommait Peppone. »

